

Le lent, bien qu'inexorable, démembrement de la seigneurie de Zinacantán (Chiapas, Mexique)

In: Genèses, 32, 1998. pp. 66-85.

Résumé

■ Juan Pedro Yiquitira: Le lent, bien qu'inexorable, démembrement de la seigneurie de Zinacantán (Chiapas, Mexique) : L'anthropologie culturaliste a considéré les communautés indiennes du Chiapas comme des unités territoriales et tiques immuables, dont l'origine se trouverait à l'époque classique de la civilisation maya. Néanmoins, il existe des raisons pour affirmer que ces communautés sont le résultat des formes de contrôle imposées par les autorités espagnoles pendant l'époque coloniale. Nous nous proposons ici de montrer comment la communauté de Zinacantán est une construction coloniale, faite de fragments de la grande seigneurie préhispanique de Zinacantán. qui fut démembrée par les espagnols.

Abstract

The Slow but Inexorable Dismembering - of the Zinacantán Seignior (Chiapas, Mexico) . Cultural anthropology used to consider the Indian communities of the Chiapas as immutable territorial and political units that originated in the classical period of Mayan civilisation.- Nevertheless, there are reasons to believe that these communities are the result of forms of control imposed by the Spanish authorities during the period of colonial construction. In this article we propose to show how the Zinacantán community is a colonial construction, made up of fragments of the great pre- Hispanic seignior or domain of Zinacantán that was dismembered by the Spaniards.

Citer ce document / Cite this document :

Viqueira JuanPedro, Grebot Alain, Baschet Jérôme. Le lent, bien qu'inexorable, démembrement de la seigneurie de Zinacantán (Chiapas, Mexique). In: Genèses, 32, 1998. pp. 66-85.

doi : 10.3406/genes.1998.1524

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_32_1_1524

LE LENT, BIEN QU'INEXORABLE, DÉMEMBREMENT DE LA SEIGNEURIE DE ZINACANTAN (CHIAPAS, MEXIQUE)

À Jan Rus

Juan Pedro Viqueira

Située dans la région de Los Altos de Chiapas (Mexique), la municipalité de Zinacantán est, sans aucun doute, une des communautés indiennes les plus étudiées par les anthropologues du monde entier. Le projet de recherche réalisé par l'université de Harvard (le plus important de tous) a produit, au cours de ses vingt premières années d'existence, vingt-sept livres et monographies, vingt-et-une thèses de doctorat, trente-trois mémoires de maîtrise, deux romans, un film, près de quatre cents rapports et un grand nombre d'articles. La plupart de ces travaux portent exclusivement sur la municipalité de Zinacantán¹. Et cependant, nous savons bien peu de choses sur son histoire.

Cet apparent paradoxe s'explique facilement si l'on se réfère à Evon Z. Vogt, qui a dirigé pendant plus de vingt ans le projet de l'université de Harvard², et qui pensait que, depuis le x^e siècle, l'histoire s'était arrêtée, en particulier à Zinacantán, et dans Los Altos de Chiapas en général. Selon lui, la culture des Indiens n'avait, depuis cette époque, présenté aucun changement important :

« Zinacantán peut servir d'exemple pour un certain nombre de faits fondamentaux relatifs à la subsistance, au mode de peuplement et à l'organisation sociale et cérémonielle des premières périodes de la culture maya [...] Je pense qu'il est assez probable que le Petén, les Cuchumatanes et Los Altos de Chiapas [...] constituent la région la plus importante pour la

1. Evon Z. Vogt, *Bibliography of the Harvard Chiapas Project: The First Twenty Years 1957-1977*, Massachusetts, Harvard University Press, 1978, p. 30.

compréhension de la culture maya dans sa forme relativement intacte, en différentes échelles de temps³.»

En partant de ces prémisses, Vogt extrapole les données recueillies dans les actuels villages de langue tzotzil à la civilisation maya de la période classique, allant jusqu'à affirmer qu'à cette époque les habitants des villes ne formaient pas un groupe social différent de celui des paysans. D'après lui, les paysans remplissaient à tour de rôle les fonctions de prêtres, et ce, pendant de courtes périodes. Seuls quelques métiers, qui nécessitaient une maîtrise technique précise – la musique, l'artisanat – étaient pratiqués par des spécialistes à temps plein, mais ceux-ci étaient sous la dépendance des paysans qui officiaient, à ce moment-là, comme prêtres principaux⁴. Il est inutile de dire que toutes ces affirmations ont été démenties par les recherches archéologiques récentes.

Pour donner corps à ces idées, les anthropologues culturalistes se sont attachés à minimiser les transformations apparues pendant plus de quatre siècles – dix, dans le cas extrême de Vogt – ce qui a eu pour effet de placer les Indiens en marge de l'histoire. À leurs yeux, les Indiens n'étaient rien de plus que des fossiles vivants, de fragiles témoins d'un glorieux passé. Leur situation présente, leurs problèmes économiques, politiques, sociaux et religieux manquaient totalement d'intérêt pour ces chercheurs. L'étude des communautés indiennes actuelles n'avait donc d'autre but que de permettre une meilleure connaissance des civilisations préhispaniques. Dans les études ethnographiques écrites sous l'influence de ces options, tous les traits culturels qui, selon l'opinion des anthropologues, avaient une origine récente, étaient omis, donnant ainsi une image totalement biaisée de la vie des groupes indiens du Chiapas.

Le raisonnement suivi par ce courant anthropologique était – pour le moins – circulaire. Il commençait en affirmant une continuité culturelle des communautés indiennes, depuis la période préhispanique jusqu'à nos jours. Un tel postulat permettait de « reconstruire » l'ancienne société maya sur la base de données recueillies sur le terrain. Après quoi, on « démontrait » que cette société ressemblait beaucoup aux communautés indiennes actuelles.

La grossière erreur de l'anthropologie culturaliste nord-américaine ne résidait pas tellement dans un éven-

2. E. Z. Vogt, *Fieldwork among the Maya. Reflections on the Harvard Chiapas Project*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1994.

3. E. Z. Vogt, « Algunos aspectos de patrones de poblamiento y de la organización ceremonial de Zinacantán », in *Los zinacantecos. Un pueblo tzotzil de los Altos de Chiapas*, E. Z. Vogt (ed.), Mexico, Instituto Nacional Indigenista, 1966, pp. 80-81.

4. *Ibid.*, p. 82.

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

5. E. Z. Vogt, *Fieldwork...*, op. cit.,
p. 364.

6. Jan Rus et Robert Wasserstrom,
« Civil-Religious Hierarchies in Central
Chiapas: A Critical Perspective », *American Ethnologist*, vol. 7, n° 3, 1980,
pp. 466-478.

7. Voir entre autres Dolores Aramoni
Calderón, *Los refugios de lo sagrado. Religiosidad, conflicto y resistencia entre los zoques de Chiapas*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992; Gudrun Lenkersdorf, *Génesis histórica de Chiapas. 1522-1532. El conflicto entre Portocarrero y Mazariegos*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1993; Mario Humberto Ruz, *Copanaguastla en un espejo. Un pueblo tzeltal en el Virreinato*, San Cristóbal de las Casas, Centro de Estudios Indígenas-Universidad Autónoma de Chiapas, 1985; « Los rostros de la resistencia. Los mayas ante el dominio hispano », in *Del katún al siglo. Tiempos de colonialismo y resistencia entre los mayas*, María del Carmen León, M. H. Ruz et José Alejos García (ed.), Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992, pp. 85-162; Jan De vos, *La paz de Dios y del Rey. La conquista de la Selva Lacandona*, Mexico, Fondo Nacional para Actividades Sociales de Chiapas, Ceiba, 1980; *Vivir en frontera. La experiencia de los indios de Chiapas*, Mexico, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social et Instituto Nacional Indigenista, 1994.

8. L'histoire de Zinacantán après l'indépendance du Mexique a été étudiée par R. Wasserstrom, *Clase y sociedad en el centro de Chiapas* (Class and Society in Central Chiapas), Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1989, pp. 129-274 (1^{re} éd. en anglais 1983).

tuel désintérêt pour l'histoire, mais plutôt dans le fait de présenter comme vérités historiques indiscutables des hypothèses simplistes qui ne s'appuyaient sur aucun document ou sur aucune étude historique.

Il y eut, bien évidemment, quelques anthropologues du projet Harvard qui ont critiqué cette vision étroite et qui se sont intéressés à la véritable histoire des Indiens. Mais le directeur du projet a jeté sur eux l'anathème, les traitant de marxistes orthodoxes, pour lesquels la culture n'était rien d'autre qu'un épiphénomène de la lutte des classes⁵. Il est vrai que les conclusions auxquelles ils arrivaient étaient pour le moins dérangeantes, si ce n'est franchement subversives, dans le cadre de l'anthropologie culturaliste.

En effet, ces chercheurs montraient que le système des charges de Zinacantán (dont l'étude, estimait-on, constituait l'apport le plus important du projet Harvard à la théorie anthropologique) n'était pas, ainsi que cela se disait, un mécanisme de redistribution de la richesse qui, en garantissant la cohésion des communautés, en avait permis la survivance. Bien au contraire, le système des charges était apparu, à Zinacantán, au XIX^e siècle, après la disparition des confréries coloniales. Les revenus des Indiens qui travaillaient plusieurs mois de l'année dans les plantations de café du Soconusco avaient rendu possible l'apparition d'un nouveau système de financement des fêtes religieuses⁶.

Au moment même où quelques anthropologues nord-américains prenaient leur distance par rapport aux axiomes de la théorie culturaliste, d'autres chercheurs, mexicains et étrangers, ont commencé à étudier plus systématiquement l'histoire des régions indiennes du Chiapas, en adoptant de nouveaux points de vue, certains d'une grande richesse et d'une grande originalité⁷. Cependant, l'histoire de Zinacantán durant la période coloniale n'a pas encore été étudiée avec suffisamment de précision, bien que cette communauté ait présenté (et continue à le faire) des traits particulièrement originaux par rapport à d'autres municipalités de Los Altos de Chiapas⁸.

Mais pour pouvoir réaliser une telle étude, il est tout d'abord nécessaire d'en finir avec l'illusion essentialiste répandue par l'anthropologie culturaliste et paradoxalement reprise aujourd'hui par de nombreux intellectuels indianistes. Il ne suffit pas de reconnaître que la culture

des Zinacantèques est passée, avec le temps, par de nombreuses transformations. Il importe d'aller plus loin et, même, de critiquer l'idée que Zinacantán constitue une unité politique et territoriale à laquelle des « choses » seraient arrivées. Des « choses » qui auraient pu laisser des traces et des cicatrices, profondes et durables, mais qui n'auraient pas altéré son identité, ni rompu sa continuité historique. En effet, il est impossible d'étudier l'histoire de Zinacantán à travers les siècles, depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours, parce que, tout simplement, l'actuelle communauté de Zinacantán est une création coloniale, parce qu'elle est le résultat des formes de contrôle politique et territorial mises en pratique par les autorités espagnoles. Il faut donc plutôt chercher à scruter la lente émergence d'un éphémère sujet collectif, mettre en évidence les jalons de sa complexe construction historique.

C'est là justement le but de cet article : raconter comment les Espagnols ont morcelé l'énorme seigneurie préhispanique de Zinacantán et comment, de quelques-uns de ces morceaux, est né et s'est développé un nouveau sujet collectif : la république indienne de Zinacantán, qui, plus tard, au moment de l'indépendance du Mexique, donnera naissance à l'actuelle municipalité de Zinacantán.

La construction de la seigneurie de Zinacantán

Les actuels Zinacantèques parlent le tzotzil, une des vingt langues ou plus qui constituent la grande famille linguistique maya. À l'intérieur de cette famille, les spécialistes situent le tzotzil dans le groupe appelé cholano. Si l'on se réfère aux études archéologiques et linguistiques, les utilisateurs du cholano seraient arrivés dans le Massif central du Chiapas au cours du second millénaire avant Jésus-Christ, en provenance de la forêt du Petén.

Certains de ces immigrants se fixèrent dans la Forêt lacandone et dans les parties basses du Massif central. Dans ces régions, suite à un long processus de différenciation, le cholano donna naissance au chol, au chontal, au chortí et au choltí. Les autres groupes poursuivirent leur route en direction du nord et leur langue évolua pour devenir le tzeltalano. Au début de notre ère, ils arrivèrent dans la vallée du Río Grande, après avoir déplacé

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

9. Mario Tejada Bouscayrol et John E. Clark, « Los pueblos prehispánicos de Chiapas », *Anuario 1992. Instituto Chiapaneco de Cultura*, 1993, pp. 325-327; Robert M. Adams, « Patrones de cambio de la organización territorial », in *Ensayos de antropología en la zona central de Chiapas*, Norman Mc Quown et Julian Pitt-Rivers (ed.), Mexico, Instituto Nacional Indigenista et Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1989, p. 50 (1^{re} éd. 1970).

10. Edward E. Calnek, « Highland Chiapas Before The Spanish Conquest », in *Archaeology, Ethnohistory, and Ethnoarchaeology in the Maya Highlands of Chiapas, Mexico*, Douglas Donne Bryant, E. E. Calnek, Thomas A. Lee et Brian Hayden (ed.), Provo, Utah, New World Archaeological Foundation, 1988, pp. 3-5; Diego Godoy, « Relación hecha por Diego Godoy a Hernando Cortés en que trata del descubrimiento de diversas ciudades y provincias, y guerra que tuvo con los indios, y su modo de pelear; de la provincia de Chamula, de los caminos difíciles y peligrosos, y repartimiento que hizo de los pueblos », in *Historiadores primitivos de Indias*, Madrid, Biblioteca de autores españoles, 1946, vol. 1, p. 467.

11. E. E. Calnek, « Los pueblos indígenas de las tierras altas », in *Ensayos de Antropología en la zona central de Chiapas*, pp. 115, 122, 124 et 129-130; J. De Vos, *Vivir en frontera...*, op. cit., pp. 207-208; Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Mexico, Porrúa, 1968, chap. CLXVI, pp. 419-424 (1^{re} éd. 1632); Amos Megged, « Accommodation and Resistance of Elites in Transition », *Hispanic American Historical Review*, vol. 71, n° 3, 1991, pp. 482-483, note 17; J. De Vos, *La paz de Dios y del Rey...*, op. cit., p. 358.

vers l'ouest les Zoques qui occupaient cette région (voir carte 1). Entre les v^e et x^e siècles, leur langue se divisa pour donner le tzeltal et le tzotzil⁹.

Au moment de l'arrivée des Espagnols, les unités politiques ne coïncidaient pas avec les groupes linguistiques qui existaient alors. Les Tzotziles, pas plus que les Tzeltales, ne formaient une unité politique et territoriale unique; en effet, ces deux groupes linguistiques étaient divisés en un grand nombre de seigneuries qui luttait les unes contre les autres¹⁰. De surcroît, au cours de leurs guerres de conquête, ces seigneuries avaient souvent soumis des villages voisins qui parlaient des langues différentes de la leur¹¹. Les anciens Zinacantèques commencèrent à se différencier des autres groupes voisins de langue tzotzil et à acquérir une identité propre au moment où ils s'installèrent à l'extrémité sud de Los Altos de Chiapas, sur le versant abrupt qui sépare le Massif central de la vallée du Río Grande de Chiapa. Il s'agit là d'une région extrêmement accidentée où, sur une distance de quelques kilomètres, le terrain passe de 2400 mètres au-dessus du niveau de la mer, en haut des montagnes qui entourent la vallée de Jovel – là où se trouve actuellement San Cristóbal de las Casas – à 600 mètres d'altitude, sur les bords du Río Grande de Chiapa. Selon des déclarations faites par les Zinacantèques au milieu du xvi^e siècle, au cours d'un conflit pour le contrôle de terres, qui les avait opposés aux Chiapanèques, leurs ennemis traditionnels, c'est là que se trouvaient leurs «zacualpas», autrement dit leurs territoires originels. Les occupants antérieurs, les Chalchi-huitèques (de langue tzeltal), leur avaient «cédé» leurs terres, avant de partir s'installer dans la vallée du Río Grande¹².

Avec le temps, les Zinacantèques agrandirent leur territoire, qui devint ainsi la seigneurie la plus importante de la région, juste derrière celle des Chiapanèques¹³.

Au début du xvi^e siècle, la zone contrôlée par les Zinacantèques était particulièrement étendue et comportait un grand nombre de localités¹⁴ (voir carte 2)¹⁵.

Il est important de signaler que cette seigneurie était «plurilingue»; en effet, les habitants des vallées d'Osumacinta et de Chicoasén parlaient le zoque et il est fort probable que ceux de Macuil-Suchitepeque et de Quetzaltenango fussent de langue tzeltal, si nous tenons compte de leur situation parmi d'autres villages tzeltales

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

et des désirs « d'indépendance » manifestés par Macuil-Suchitepec par rapport à son chef-lieu, après la première incursion des conquistadors¹⁶.

Le contrôle exercé par les Zinacantèques sur ce vaste territoire leur permettait d'avoir accès à une grande variété de niches écologiques et à de nombreuses ressources naturelles de haute valeur commerciale, tels le sel d'Ixtapa, l'ambre de Totolapa, les peaux de tigre, et les plumes de quetzal, de tangara bleu et de « splendides oiseaux verts¹⁷ ». Les Zinacantèques arrivaient ainsi à compenser la pauvreté de la plus grande partie de leurs sols.

L'expansion territoriale de la seigneurie de Zinacantán avait aussi pour but d'ouvrir une nouvelle route commerciale, capable de relier les plaines du Tabasco avec le Soconusco, tout en évitant le territoire des Chiapanèques¹⁸ (voir carte 2). En effet, une rivalité ancestrale opposait les seigneuries de Zinacantán et de Chiapa qui luttaient pour la suprématie politique et militaire sur cette zone, pour la possession du sel d'Ixtapa et pour le contrôle du commerce à grande distance¹⁹.

Au xv^e siècle, l'Empire aztèque, dont les commerçants étaient constamment attaqués par les Chiapanèques et les Zapotèques sur l'isthme de Tehuantepec²⁰, se mit à la recherche d'une autre voie entre México-Tenochtitlán et ses lointaines possessions du Soconusco²¹. Pour ce faire, à l'époque d'Ahuizotl (1487-1502), des marchands aztèques se déguisèrent pour espionner Zinacantán, avec, certainement, l'intention d'en préparer la conquête²². Celle-ci eut finalement lieu pendant le règne de Moctezuma II (1503-1520)²³. D'après le chroniqueur Antonio de Herrera (dont le témoignage n'est pas toujours digne de foi), les Aztèques réussirent à installer une garnison militaire à Zinacantán, mais, ni les conquistadors, ni les premiers religieux dominicains n'y font référence²⁴. Étant donné que Zinacantán ne semble pas avoir payé tribut à l'Empire²⁵, l'hypothèse la plus probable est que les Aztèques ont utilisé leur pouvoir militaire, non pour soumettre les Zinacantèques, mais plutôt pour assurer le passage des marchandises et des tributs du Soconusco par la voie que ces derniers contrôlaient. Ainsi, la « conquête » de Zinacantán se serait traduite essentiellement par une alliance commerciale et militaire entre ce village et México-Tenochtitlán, alliance renforcée par le fait que ces deux localités étaient en lutte contre les Chiapanèques²⁶.

12. Carlos Navarrete, *The Chiapanec. History and Culture*, Provo, Utah, New World Archaeological Foundation, 1966, pp. 101-102.

13. Fray Antonio Remesal, *Historia general de las Indias Occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala*, Mexico, Porrúa, 1988, vol. 2, liv. VIII, chap. xvii, p. 207 (1^{re} éd. 1619); Fray Francisco Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala de la orden de predicadores. Libros I y II*, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala, Biblioteca Goathemala, 1977, vol. 28, liv. II, chap. LVIII, p. 509 (1^{re} éd. 1929).

14. D. Godoy, « Relación hecha por Diego Godoy a Hernando Cortés... », *op. cit.*, pp. 465 et 467; A. Megged, « Accommodation and Resistance... », *op. cit.*, p. 489, note 43.

15. J. De Vos, *Vivir en frontera...*, *op. cit.*, pp. 207-208.

16. G. Lenkersdorf, *Génesis histórica de Chiapas...*, *op. cit.*, p. 177.

17. *Vida económica de Tenochtitlan. I. Pochtecayotl (Arte de traficar)*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Fuentes indígenas de la cultura náhuatl, 1961, pp. 68-71.

18. Ulrich Köhler, « Reflections on Zinacantan's Role in Aztec Trade with Soconusco », in *Mesoamerican Communication Routes and Cultural Contacts*, T. A. Lee et C. Navarrete (ed.), Provo, Utah, New World Archaeological Foundation, 1978, pp. 67-73; et Juan Pedro Viqueira, « Le mythe des colonies préhispaniques au Chiapas central », *Journal de la Société des Américanistes*, n° 83, 1997, pp. 37-58.

19. F. A. Remesal, *Historia general de las Indias Occidentales...*, *op. cit.*, vol. 1, liv. V, chap. XIII, p. 409; et vol. 2, liv. X, chap. XVIII, pp. 471-472; F. F. Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente...*, *op. cit.*, liv. II, chap. XLVIII, pp. 388-389; C. Navarrete, *The Chiapanec...*, *op. cit.*, pp. 99-103.

20. *Vida económica de Tenochtitlan...*, *op. cit.*, p. 65; B. Díaz del Castillo, *Historia verdadera...*, *op. cit.*, chap. CLXVI, pp. 419 et 424.

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

21. U. Köhler, « Reflections
on Zinacantan's Role... », *op. cit.*

22. *Vida económica de Tenochtitlan...*,
op. cit., pp. 68-71 ; Fray Bernardino
de Sahagún, *Historia general
de las cosas de Nueva España*, Mexico,
Consejo Nacional para la Cultura y
las Artes et Alianza Editorial Mexicana,
1989, vol. 2, liv. IX, chap. v, p. 552
(1^{re} éd. 1830).

23. *The Codex Mendoza*, Frances
F. Berdan et Patricia Rieff Anawalt
(éd.), Berkley, Los Angeles et Oxford,
University of California Press, 1992,
vol. 3, ff. 15v-16v ; *Códice Chimalpopoca.
Anales de Cuauhtitlan y leyenda de los
soles*, Mexico, Universidad Nacional
Autónoma de México, 1992, p. 67-68.

24. Antonio de Herrera, *Historia
general de los hechos de los castellanos
en las islas y tierra firme del mar océano*,
Madrid, Imprenta de Nicolás Rodríguez
Franco, 1730, Décade IV, livre X,
chap. XI, p. 220.

25. Son nom n'apparaît pas dans
la liste de villages qui payaient le tribut
à l'empire aztèque : « Matricula
de Tributos » in *The Codex Mendoza*.

26. U. Köhler, « Reflections
on Zinacantan's Role... » *op. cit.* ; J. P.
Viqueira, « Le mythe des colonies... »,
op. cit.

27. A. Megged, « Accommodation
and Resistance... », *op. cit.*, p. 488.

28. B. Díaz del Castillo, *Historia
verdadera...*, *op. cit.*, chap. CLXVI,
p. 424.

29. *Ibid.*, chap. CLXVI, pp. 425-427.

30. D. Godoy, « Relación hecha por
Diego Godoy a Hernando Cortés... »,
op. cit., p. 467 ; A. Megged,
« Accommodation and Resistance... »,
op. cit., p. 488.

31. B. Díaz del Castillo, *Historia
verdadera...*, *op. cit.*, chap. CLXVI,
p. 425.

Avec la chute de México-Tenochtitlán aux mains des conquistadors, le délicat équilibre des forces entre les Chiapanèques et les Zinacantèques fut profondément altéré. Pour éviter que leurs ennemis héréditaires ne cherchent à profiter de la nouvelle situation pour les attaquer et s'emparer de leur territoire, les Zinacantèques décidèrent de s'allier à ceux qui avaient vaincu l'Empire aztèque. Pour cela, ils se présentèrent, en 1522, à la ville d'Espíritu Santo (près de l'actuelle Coatzacoalcas) afin de faire allégeance aux Espagnols et de demander leur aide contre les Chiapanèques²⁷. En 1524, suite à la prise de Chiapa par les armées de Luis Marín, ils se rendirent dans cette ville pour offrir leurs services et pour leur faire part, avec d'autres villages, de leur joie concernant l'issue de la bataille²⁸. Lorsque, quelques jours plus tard, Chamula et Huixtán, après avoir subi les premières exactions des Espagnols, se rebellèrent contre eux, les Zinacantèques conduisirent les conquistadors vers Los Altos de Chiapas et mirent à leur disposition jusqu'à trois cents guerriers pour en finir avec la résistance des insoumis²⁹. Après avoir défait les Chamulas et les Huixtèques, un groupe de Zinacantèques accompagna les Espagnols à Los Cimatanes, leur indiquant le chemin des plaines de Tabasco, qui passait par Tapilula, ainsi que la bifurcation en direction de la vallée de Huixtupán³⁰ (voir carte 2). Ce n'est pas sans raison que Bernal Díaz del Castillo écrivit que les Indiens de Zinacantán, « étaient des gens de raison³¹ », terme qui, à l'époque, n'était utilisé que pour désigner les Espagnols.

La loyauté des Zinacantèques vis-à-vis des Espagnols continua à se manifester tout au long du XVI^e siècle. En 1528, ils se rendirent à Jiquipilas pour recevoir les troupes de Diego de Mazariegos qui arrivaient dans le but de fonder une ville espagnole dans la région. Ils lui demandèrent de les aider à récupérer le contrôle du village de Macuil-Suchitepeque, qui, profitant des bouleversements, cherchait à « obtenir son indépendance » par rapport à Zinacantán³².

Ils construisirent ensuite, certainement avec l'aide d'autres villages voisins, les maisons et les édifices de la ville espagnole, Ciudad Real (l'actuelle San Cristóbal de Las Casas), dans la vallée de Jovel³³. Ils participèrent également à la soumission des villages de la province de Los Zoques qui s'étaient soulevés contre la domination espagnole en 1533 et intervinrent dans la longue et difficile conquête de la province de Los Zendaes³⁴ (voir carte 3).

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

Les membres du conseil municipal et le *tatoque* (cacique ou gouverneur) de Zinacantán affirmèrent, dans une reconnaissance de services présentée en 1621, avoir participé à la conquête de Cuscatlán (Guatemala), de San Salvador et Comayagua (Honduras). En 1559, ils servirent d'auxiliaires, avec leurs anciens ennemis, les Chiapanèques, dans la campagne militaire contre les Lacandons, qui résistaient encore aux Espagnols³⁵.

En 1545, les dominicains, qui venaient d'arriver au Chiapas et qui s'étaient confrontés aux habitants espagnols de Ciudad Real sur le problème des esclaves indiens, se transportèrent à Zinacantán et, l'année suivante, construisirent un petit couvent dans le village³⁶. Faisant preuve de clairvoyance et de perspicacité, les Zinacantèques prirent partie pour les frères prêcheurs et leur restèrent immuablement fidèles, malgré les pressions de leur encomendero et des autorités civiles espagnoles³⁷. L'attachement des Zinacantèques aux dominicains fut tel que ces derniers réussirent à trouver parmi eux une personne – Bartolomé Tzon, le gendarme du village – disposée à collaborer en vue de la suppression de la polygamie, et ce, malgré la très forte résistance de la noblesse indienne parmi laquelle cette forme d'union était très courante³⁸. Il est également très significatif que les autorités ecclésiastiques n'eurent jamais connaissance de pratiques idolâtriques à Zinacantán. En effet, les idoles brûlées au cours d'un autodafé réalisé en 1548 par les dominicains à Zinacantán ne provenaient pas du village, mais de Chiapa et de différents lieux des provinces de Los Zoques et de Coronas y Chinampas³⁹.

Toutes ces démonstrations de loyauté et d'obéissance contribuèrent à un meilleur respect de l'intégrité du territoire zinacantèque par les Espagnols, lors des regroupements des villages dans l'*alcaldía mayor*⁴⁰ du Chiapas. En effet, vers le milieu du xvi^e siècle, les religieux dominicains, avec l'aide des autorités civiles espagnoles, mirent en place une politique de regroupement qui visait à en finir avec les localités dispersées, mais aussi à détruire les unités politiques et territoriales préhispaniques, à rompre les fidélités et les solidarités « ethniques » ou régionales, et à confiner les Indiens dans l'étroit univers de leurs nouvelles « républiques ».

Zinacantán ne put échapper à cette double politique de regroupement des établissements dispersés et de frag-

32. M. H. Ruz, « Una probanza de méritos indígenas, Zinacantán, 1621 », *Tlalocan*, 1989, vol. 11, p. 348; G. Lenkersdorf, *Génesis histórica de Chiapas...*, op. cit., p. 177.

33. M. H. Ruz, *ibid.*, p. 349.

34. *Ibid.*

35. F. A. Remesal, *Historia general de las Indias Occidentales...*, op. cit., vol. 2, liv. X, chap. XI, pp. 425-426 et chap. XII, pp. 429-430; J. De Vos, *La paz de Dios y del Rey...*, op. cit., p. 95.

36. F. A. Remesal, *Historia general de las Indias Occidentales...*, op. cit., vol. 1, liv. VI, chap. VI, pp. 463-464 et vol. 2, liv. VII, chap. XXI, pp. 110-111.

37. *Ibid.*, vol. 1, liv. VI, chap. XXII, p. 550; vol. 2, liv. VII, chap. IX et X, pp. 49-56; F. F. Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente...*, op. cit., liv. II, chap. LVII, pp. 425-431.

38. F. A. Remesal, *ibid.*, vol. 2, liv. VII, chap. XIX, pp. 98-99; F. F. Ximénez, *ibid.*, liv. II, chap. LX, p. 444.

39. F. A. Remesal, *ibid.*, vol. 2, liv. VIII, chap. XVII, p. 208.

40. Une *alcaldía mayor* est un territoire sous la juridiction d'un représentant du roi (*alcalde mayor*), doté de certains pouvoirs judiciaires et exécutifs.

mentation des seigneuries, mais, dans le cas présent, ces mesures prirent une tournure très particulière.

Les regroupements

Cette originalité se situe essentiellement au niveau des liens qui unissaient les Indiens de la seigneurie de Zinacantán; car, en ce qui concerne les établissements préhispaniques, ceux-ci – comme cela se produisit pour la grande majorité de ceux de *l'alcaldía mayor* – furent réinstallés et regroupés, généralement dans des lieux ouverts, pour former de nouvelles agglomérations plus compactes et plus facilement contrôlables. Ainsi, trois anciennes localités préhispaniques furent regroupées pour fonder la République indienne de Zinacantán⁴¹. De son côté, la République d'Ixtapa naquit de la fusion de cinq établissements dispersés⁴².

Les habitants de Totolapa, par contre, abandonnèrent de leur propre gré leur ancien village pour s'installer sur des terres ayant autrefois appartenu aux Chiapanèques, profitant du fait que ceux-ci, au début des années 1530, s'étaient révoltés contre les Espagnols en deux occasions et avaient délaissé leurs villages pour se regrouper sur les hauteurs du Cañon du Sumidero. Suite à cette expansion territoriale réalisée au détriment des Chiapanèques, d'autres Indiens de l'ancienne seigneurie de Zinacantán fondèrent le village de San Lucas⁴³ (voir carte 3).

Les habitants des autres établissements furent déplacés du territoire appartenant à la seigneurie de Zinacantán pour être regroupés avec des Indiens d'autres unités politiques préhispaniques.

La désintégration de la seigneurie de Zinacantán

Bien qu'en principe les républiques indiennes fussent totalement indépendantes les unes des autres – chacune d'elles possédait son conseil municipal et payait ses propres tributs – les Espagnols ne cherchèrent pas d'emblée à rompre les relations qui s'étaient tissées entre les habitants de la seigneurie de Zinacantán et ils en tinrent compte au moment de mettre en place le nouvel ordre colonial.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que les Espagnols étaient conscients que les identités et les liens de loyauté

41. D. Godoy, «Relación hecha por Diego Godoy a Hernando Cortés...», *op. cit.*, p. 465.

42. F. F. Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente...*, *op. cit.*, liv. II, chap. LXXIV, p. 515.

43. C. Navarrette, *The Chiapanec...*, *op. cit.*, pp. 99-103; Edward E. Calnek, «Los pueblos indígenas de las tierras altas», p. 126; AGI, Escribanía, 356 A, exp. 1 (1), ff. 223-223v; AHDSC, exp. 28, ff. 10-12.

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

préhispaniques basés sur les anciennes unités politiques et territoriales ne pouvaient disparaître d'un jour à l'autre, qu'il n'était pas possible de faire table rase du passé et qu'il fallait donc, dans un premier temps du moins, continuer à en tenir compte.

Mais au-delà de ces identités collectives qui se refusaient à disparaître malgré les profondes transformations imposées par le nouvel ordre colonial, les Espagnols redonnèrent vie à certains des liens qui existaient entre une grande partie des habitants de la seigneurie de Zinacantán, en leur faisant une place dans les nouvelles institutions en cours de création.

Le cas de l'*encomienda*⁴⁴ de Zinacantán est, sans aucun doute, le plus surprenant. Une des principales formes de récompense attribuées aux conquistadors et aux fonctionnaires coloniaux par la Couronne espagnole consistait à mettre sous leur commandement certaines localités préhispaniques, lesquelles se trouvaient alors dans l'obligation de payer tribut sous forme de produits divers et de travail. Étant donné que la première répartition d'*encomiendas* eut lieu avant la réalisation des regroupements, il n'est pas surprenant que celle-ci fut faite en fonction des unités politiques et territoriales antérieures à la conquête. Cela permettait d'utiliser les mécanismes préhispaniques de perception du tribut au bénéfice des *encomenderos* et de la Couronne espagnole. Cette politique eut pour conséquence de conserver une grande partie des privilèges de l'aristocratie indienne, des caciques ou «seigneurs de la terre». Bien que, très certainement, les anciens dirigeants ou leurs descendants n'aient pas toujours été favorisés par les Espagnols, et qu'en certains cas, leur place ait été prise par des opportunistes qui se signalèrent par leur loyauté à l'égard des conquérants. Ces «seigneurs» servaient d'intermédiaires entre la société indienne et le monde espagnol.

L'*encomienda* de Zinacantán englobait les établissements qui, ensuite, seront inclus dans les républiques indiennes d'Osumacinta, de Chicoasén, d'Amaitic, d'Ixtapa, de Zinacantán, de San Felipe, de San Lucas et de Río Cedros [Totolapa?], autrement dit toute la seigneurie de Zinacantán, exception faite des villages tzeltales de Macuil-Suchitepec et de Quetzaltenango.

Au début du XVII^e siècle, lorsque la Couronne espagnole décida de réduire le pouvoir des *encomenderos*, en

44. L'*encomienda* est l'ensemble d'Indiens tributaires payant tribut en nature, espèces ou travail à un même Espagnol (*encomendero*). Selon les cas il pouvait s'agir d'un ou de plusieurs quartiers d'un ou de plusieurs villages.

divisant les *encomiendas* initiales, une procédure particulièrement originale fut utilisée dans le cas de Zinacantán. Au lieu d'attribuer à plusieurs *encomenderos* les différents villages qui composaient l'encomienda, cette dernière fut conservée dans sa forme initiale, mais son « possesseur » ne recevait qu'une partie du tribut. Le reste était réparti entre plusieurs bénéficiaires. De la sorte, les mécanismes d'origine préhispanique de perception du tribut restèrent encore en vigueur pendant plusieurs décennies, mais cette fois sous le contrôle de l'administration royale⁴⁵.

De la même façon, en divisant en paroisses les territoires qu'ils administraient, les dominicains respectèrent partiellement les limites de l'ancienne seigneurie de Zinacantán, même si, pour faciliter le travail du religieux qui en était responsable, ils l'amputèrent des villages où l'on parlait une langue autre que le tzotzil.

En 1690, survint un changement fondamental dans l'organisation de la paroisse de Zinacantán : les dominicains transférèrent le chef-lieu de Zinacantán à Ixtapa⁴⁶. Une telle décision s'explique en grande partie par les évolutions démographiques et commerciales divergentes de ces deux villages. En effet, Zinacantán souffrit fortement des épidémies qui décimèrent les Indiens du Chiapas au cours des XVI^e et XVII^e siècles. En 1565, la peste fit des ravages, particulièrement parmi les femmes, les enfants et les jeunes gens, ce qui eut de sérieuses conséquences sur les possibilités de récupération de la population pendant de nombreuses décennies⁴⁷. À la suite de quoi, à partir de 1605, Ixtapa devint la localité la plus importante de la paroisse⁴⁸.

Zinacantán présenta certes une légère croissance de population au cours de la première moitié du XVII^e siècle, mais il subit une nouvelle chute démographique entre les années 1650 et 1660⁴⁹. Et, une fois de plus, Ixtapa tira avantage de cette nouvelle catastrophe. Il est également probable que l'exemption obtenue par Ixtapa de ne pas avoir à participer aux travaux publics de Ciudad Real ait pu accentuer la différence entre les évolutions démographiques de ces deux villages⁵⁰.

Par ailleurs, les Espagnols maintinrent ouverte une partie de la voie préhispanique contrôlée par les Zinacantèques, ce qui contribua à conserver les relations entre les villages de la partie occidentale de l'ancienne seigneurie, tout en affaiblissant simultanément la position de

45. AGI. Escribanía, 334 B, exp. 1, 279 ff.

46. AHDSC, exp. 30, Libro de registro (1683-1730), f. 110v ; et AGI, Guatemala, 215, exp. 2 (3), ff. 89-90 et 91-92.

47. F. A. Remesal, *Historia general de las Indias Occidentales...*, op. cit., vol. 2, liv. X, chap. XVIII, pp. 471-472.

48. AGI. México, 3102, exp. 1, ff. 40-47.

49. AGCA, Guatemala, A.3.2, leg. 825, exp. 15207 ; AGI, Contaduría, 815, exp. 1, ff. 11v-16v ; Genoveva Enríquez « Nuevos documentos para la demografía histórica de la Audiencia de Guatemala a finales del siglo XVII », *Mesoamerica*, n° 17, juin 1989, pp. 121-183.

50. M. H. Ruz, « Una probanza de méritos indígenas... », op. cit., pp. 345, 349 et 358-361.

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

51. C. Navarrette, « El sistema prehispánico de comunicaciones entre Chiapas y Tabasco (Informe preliminar) », *Anales de Antropología*, vol. 10, 1973, pp. 33-92; A. Lee, « Las rutas históricas de Tabasco y el norte de Chiapas », in *Comercio, comerciantes y rutas de intercambio en el México antiguo*, Lorenzo Ochoa (ed.), Mexico, Secretaría de Comercio y Fomento Industrial, 1989, pp. 151-178.

52. « Escritura de venta del sitio El Burrero que el bachiller Luis de Estrada dejó en herencia para la fundación de una capellanía a favor de la cofradía de la Concepción del convento de San Francisco de Ciudad Real (1651) », *Boletín del Archivo Histórico Diocesano*, n° 1, 1981, pp. 15-20; Manuel García Vargas y Rivera, *Relaciones de los pueblos del obispado de Chiapas*, San Cristóbal de Las Casas, Patronato fray Bartolomé de Las Casas, 1988, p. 20; AGI, Guatemala, 949, exp. 2 (b), ff. 6v-8v.

53. F. F. Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala, orden de predicadores. Libro VI*, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala, Biblioteca Goathemala, 1971, vol. 24, liv. VI, chap. LVII-LXXVI, pp. 249-358 (1^{re} éd. 1931).

Zinacantán par rapport à Ixtapa. En effet, avec la fin de la lutte ouverte entre les Chiapanèques et les Zinacantèques à la suite de la « pax hispana », la déviation entre Copanaguastla et Osumacinta par Los Altos de Chiapas permettant d'éviter les exactions des Chiapanèques, n'avait plus de raison d'être. Cependant, la fondation de Ciudad Real dans la vallée de Jovel augmenta les échanges de cette région avec Chiapa, avec Mexico et avec le Tabasco, en utilisant une partie du chemin zinacantèque. Avec cette modification des routes commerciales, Ixtapa se trouva alors à la croisée de deux voies importantes. L'une d'elles reliait les habitants de Ciudad Real au port fluvial de Quechula, et de là, aux plaines du golfe du Mexique et le Haut Plateau de Mexico. L'autre unissait Chiapa (qui, pendant les XVI^e et XVII^e siècles, fut la localité la plus importante et la plus dynamique de toute l'*alcaldía mayor*) à Tabasco, à travers le plateau d'Ixtapa, les vallées de Jitotol et la vallée de la rivière Teapa⁵¹. C'est alors, qu'au XVII^e siècle et au début du XVIII^e, les haciendas espagnoles firent une discrète apparition sur le plateau d'Ixtapa pour approvisionner les voyageurs et leur fournir des bêtes de somme⁵².

L'importance croissante d'Ixtapa ne fit qu'accentuer les rancœurs parmi les Zinacantèques, rancœurs qui, sans aucun doute, permettent de comprendre leur attitude à l'égard de la rébellion de 1712 qui eut son origine dans le village de Cancuc.

La rébellion de 1712

Au début du mois d'août 1712, a surgi dans l'*alcaldía mayor* du Chiapas une des rebellions indiennes parmi les plus importantes qu'ait connu le royaume du Guatemala. Les provinces de Los Zendales, de Coronas y Chinampas, et de Guardianía de Huitiupán – dont la population représentait près de quarante pour cent du total de l'*alcaldía mayor* – prirent les armes, avec pour but explicite d'en finir avec la domination espagnole. L'origine de ce soulèvement est liée à la déclaration d'une jeune Indienne, María de la Candelaria, qui avait proclamé que la Vierge lui était apparue pour lui dire qu'il fallait tuer tous les Espagnols, y compris les religieux et les prêtres⁵³.

Les 12 et 14 août, les rebelles attaquèrent et prirent Chilón et Ocosingo, des villages où s'étaient réfugiés le

peu d'Espagnols de la partie nord-est de l'*alcaldía mayor*. Avec ces actions, les rebelles obtinrent le contrôle de tous les villages de Los Zendales et de la Guardianía de Huitiupán, Simojovel et Los Plátanos exceptés. Les Espagnols de Ciudad Real essayèrent de contre-attaquer, mais, le 15 août, ils furent assiégés dans Huixtán. Grâce à l'arrivée de renforts, composés principalement d'Indiens chiapanèques restés fidèles à la Couronne, les Espagnols échappèrent de peu à une imminente défaite.

Après cette bataille, les Espagnols jugèrent plus prudent de se retrancher dans Ciudad Real et de demander du secours à la ville de Guatemala et au Tabasco. Pendant trois mois, les rebelles eurent ainsi le temps d'ébaucher un nouvel ordre social dans la vaste région qui se trouvait sous leur contrôle, composée des provinces de Los Zendales et de la Guardianía de Huitiupán et auxquelles vint s'ajouter une partie de celle de Coronas y Chinampas; se trouvaient ainsi réunis dans la révolte des villages de langues tzeltal, tzotzil et chol.

Cependant, cette république indienne ne résista pas aux assauts des troupes fournies et bien armées qui arrivèrent de la ville de Guatemala, sous les ordres du président de l'Audience, don Toribio de Cosío. Tout d'abord défaits à Oxchuc, les rebelles essayèrent de résister à Cancuc, profitant de sa situation sur un sommet entouré de profonds précipices, mais, le 21 novembre, ils furent vaincus par les pierriers et les fusils des attaquants. Les villages les plus proches rendirent les armes, tandis que les habitants du nord de Los Zendales continuèrent à offrir une certaine résistance, après s'être réfugiés dans les montagnes. Même s'ils ne livrèrent plus de batailles rangées, les Espagnols, à grand peine, mirent plusieurs mois pour déloger les Indiens des montagnes et les regrouper dans leurs villages.

Au moment de l'éclatement de la révolte, les Zinacantèques hésitèrent sur l'attitude à prendre vis-à-vis de ces événements. Ils étaient prêts à s'unir à la rébellion à partir du moment où les possibilités de victoire étaient claires. Mais s'il s'agissait de se lancer dans une aventure suicidaire, ils considéraient préférable de rester en marge. La question était justement de savoir dans quelle situation ils se trouvaient. Lorsque les Espagnols sortirent en direction de Huixtán, les Zinacantèques pensèrent qu'ils se dirigeaient vers une défaite certaine et se préparèrent, prudemment, à passer dans le camp rebelle. Ils firent pri-

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

sonniers les messagers qui passaient par leur village, ainsi qu'un Espagnol qui possédait une propriété aux environs, Juan de Peña, auquel ils proposèrent d'être leur capitaine⁵⁴. Mais à peine informés du résultat de l'affrontement de Huixtán, ils relâchèrent les prisonniers et se rendirent auprès du curé pour lui dire qu'il ne s'agissait que d'un simple malentendu. Les Espagnols, qui avaient besoin que le chemin royal vers Chiapa et l'Audience de Mexico reste ouvert, firent, dans un premier temps, comme si de rien n'était⁵⁵.

Plus tard, devant la passivité de Ciudad Real, les Zinacantèques se reprirent à douter. Un de leurs *alcaldes ordinarios*⁵⁶ se rendit à Chalchihuitán pour – dit-il – y faire des démarches⁵⁷. Il allait très certainement sonder les habitants de la province de Coronas y Chinampas sur leur attitude vis-à-vis de la rébellion. À la suite de cette visite, les Zinacantèques se montrèrent peu enthousiastes et hautains avec les Espagnols. Au milieu du mois de septembre, les membres du conseil municipal se refusèrent à fournir une monture au courrier qui se rendait au Tabasco pour demander des pierriers. Cette désobéissance leur valut d'être condamnés à mort par l'*alcalde mayor*⁵⁸ du Chiapas⁵⁹. Par suite de quoi le village se tint tranquille, avec simplement quelques remords de conscience pour avoir terni leur renommée de fidèles défenseurs des deux majestés.

La disparition de la seigneurie de Zinacantán

Par contre, le reste de l'ancien territoire de la seigneurie de Zinacantán demeura totalement loyal aux Espagnols pendant tout le temps que dura la rébellion. Les doutes et l'attitude ambiguë de Zinacantán contribuèrent ainsi à accentuer les différences de plus en plus évidentes entre ce village et tous les autres qui lui avaient été soumis. Vers le milieu du XVIII^e siècle, Zinacantán fut séparé de la paroisse d'Ixtapa, laquelle se retrouva alors constituée d'Ixtapa, de San Gabriel et de Soyaló⁶⁰. Cette division marqua le point final du lent démembrement de la seigneurie de Zinacantán, démembrement qui avait débuté avec la conquête espagnole.

De fait, à partir de ce moment-là, l'évolution de Zinacantán prit une direction complètement différente de celle des autres villages de l'ancienne seigneurie. Les haciendas espagnoles commencèrent, en effet, à se multi-

54. AGI, Guatemala, 293, exp. 3, ff. 17v-23v.

55. AGI, Guatemala, 295, exp. 5, ff. 67v-74v.

56. Alcades ou juges de paix des villes espagnoles ou des villages indiens. Il y en avait habituellement deux par conseil municipal et ils en étaient au sommet de la hiérarchie.

57. AGI, Guatemala, 296, exp. 9, ff. 177v-181.

58. Représentant du roi, doté de certains pouvoirs judiciaires (première instance) et exécutifs dans un territoire défini.

59. AGI, Guatemala, 295, exp. 5, ff. 67v-74v; et 296, exp. 9, ff. 116-120.

60. M. García Vargas y Rivera, *Relaciones de los pueblos...*, op. cit., p. 7.

plier sur le plateau d'Ixtapa, tandis que Zinacantán réussissait à mieux préserver l'intégrité de ses terres. Les tendances démographiques des deux villages s'inversèrent : alors qu'Ixtapa entraînait dans une période de nette stagnation, Zinacantán voyait sa population s'accroître à un rythme accéléré pendant tout le XVIII^e siècle⁶¹. Ses habitants durent alors partir à la recherche de terres cultivables de plus en plus éloignées de leur village. En 1819, le curé de Zinacantán affirmait que presque tous les Indiens à sa charge possédaient une maison dans le village et une autre sur leurs champs⁶². Au XIX^e siècle, de nombreux Indiens abandonnèrent le chef-lieu pour aller s'installer définitivement à proximité de leurs terres, formant ainsi des hameaux habités par des familles généralement unies entre elles par des liens de parenté. Ce processus donna naissance aux localités actuelles que de nombreux anthropologues s'acharnent à considérer comme un prolongement des modes de peuplement dispersé de l'époque préhispanique.

Mais le phénomène le plus important apparu au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e fut l'expansion accélérée de la langue espagnole sur toute l'ancienne seigneurie, sauf dans la municipalité de Zinacantán. Aux alentours des années 1950, à Totolapa, San Lucas, San Felipe, Ixtapa, Soyaló, San Gabriel (rebaptisé El Palmar), Osumacinta et Chicoasén, la proportion d'habitants parlant une langue méso-américaine était très faible⁶³. De plus, presque tous avaient abandonné les traits culturels considérés comme les plus caractéristiques des Indiens (tel l'usage de vêtements typiques). Ce processus n'était pas particulièrement dû au métissage progressif avec les habitants en provenance d'autres régions, mais bien plutôt à l'abandon des anciennes formes d'identité indienne, ceci afin de pouvoir établir des relations sur un meilleur pied d'égalité avec la population métisse du Chiapas.

Mais aujourd'hui, les Zinacantèques ont choisi de revenir à leur identité indienne et de la conserver, se rapprochant ainsi des autres villages de Los Altos de Chiapas qui n'avaient pourtant jamais fait partie de leur ancien territoire.

Au milieu du XX^e siècle en effet, Zinacantán et ses hameaux avaient rompu pratiquement tous les liens avec le reste des villages de l'ancienne seigneurie et avaient acquis une personnalité propre, basée sur l'utilisation du tzotzil et de vêtements originaux, l'existence de charges

61. AHDSC, exp. 19.

62. Luis Reyes García, « Movimientos demográficos en la población indígena de Chiapas durante la época colonial », p. 45.

63. *Séptimo censo general de población, 6 de junio de 1950. Estado de Chiapas*, Mexico, Secretaría de Economía (Dirección General de Estadística), s. d.

DOSSIER

*Anthropologie
et histoire politique*

Juan Pedro Viqueira
*Le lent, bien qu'inexorable,
démembrement de la seigneurie
de Zinacantán
(Chiapas, Mexique)*

politiques et religieuses qui assuraient l'indépendance des hameaux par rapport au chef-lieu et contribuaient au maintien d'une identité locale bien affirmée. Finalement, en 1951, fut inauguré le tronçon de la Panaméricaine qui relie Chiapa à San Cristóbal de Las Casas (l'ancienne Ciudad Real) et qui suit un tracé différent de celui de l'ancien chemin préhispanique et colonial. Certes, la route traverse la municipalité de Zinacantán, mais elle ne passe plus par le chef-lieu. À partir de ce moment, le village de Zinacantán s'est donc trouvé à l'écart des circuits commerciaux du Chiapas. Le décor était alors planté pour qu'à l'arrivée des premiers anthropologues nord-américains, ces derniers puissent découvrir un groupe d'indigènes isolés qui seraient parvenus à conserver intactes, pendant plus de cinq siècles, leurs formes de vie et leurs croyances. L'idée que l'identité même de ce groupe était le résultat d'un long processus de changements qui avait débuté au début de la conquête espagnole ne leur vint jamais à l'esprit.

Actuellement, l'unique témoignage de l'étroite relation qui a existé pendant des siècles entre les villages de l'ancienne seigneurie de Zinacantán se réduit à la coutume, pour les Zinacantèques, d'aller acheter le sel à Ixtapa pour le revendre à San Cristóbal de Las Casas. De l'ancienne grandeur de la seigneurie de Zinacantán, il ne reste même pas le souvenir. La loyauté inébranlable des Zinacantèques à l'égard des Espagnols n'avait servi qu'à retarder la désintégration du vaste territoire qu'ils avaient auparavant maintenu sous leur contrôle.

Réflexions finales

Il est possible de tirer un grand nombre d'enseignements de cet effort pour montrer le caractère historique des identités indiennes de l'État du Chiapas et pour reconstruire, bien évidemment de façon fragmentée, les étapes de la formation de l'actuel territoire de Zinacantán. Nous ne signalerons ici que deux de ces enseignements parmi les plus évidents.

Les analyses anthropologiques ne peuvent se passer de la dimension historique, pas plus que remplacer la longue, et souvent infructueuse, recherche de documents historiques, ainsi que leur examen minutieux, par de vagues spéculations à partir desquelles on «déduit» toute l'évo-

lution historique d'un groupe humain, en s'appuyant sur la confrontation de ses traits actuels avec ceux que l'on suppose avoir été les leurs avant l'intrusion de la culture occidentale.

Par ailleurs, les études traitant des processus de continuité et de changement culturels ne peuvent, en aucune façon, se restreindre aux étroites limites de la communauté, comme cela a été le cas pour un grand nombre de recherches anthropologiques. La communauté n'est pas un sujet collectif intemporel qui lutte contre le monde extérieur pour préserver son être et maintenir sa cohésion à travers des mécanismes de redistribution de la richesse, mais plutôt une création historique, en constante transformation, résultant de projets humains antagonistes, dont un grand nombre ont leur origine à des centaines ou des milliers de kilomètres de distance. Aucun travail de recherche ne devrait oublier qu'aujourd'hui, la réalité humaine est le produit d'un enchevêtrement complexe de forces locales, régionales, nationales et mondiales.

Traduction d'Alain Grebot; révision de Jérôme Baschet.